

s'étaient prostituées, c'étaient des prêtres austères, de fervens cénobites, de ces chrétiens qui disaient qu'il n'y a qu'une *chose nécessaire*, qui prêchaient que *la science est le mal*, qui faisaient profession de *ne savoir qu'une chose, Jésus et Jésus crucifié* ; c'étaient ces hommes qui nous conservaient les annales licencieuses de la mythologie païenne, la langue du cirque et du forum. Ces poésies d'Horace, qui avaient été composées au milieu des délices de Tibur, arrosées de vin de Palerne, et couronnées des fleurs de Tivoli, étaient transmises à la postérité par le travail assidu d'un jeune novice au cœur pur et candide, qui ne s'approchait d'elles que le corps exténué de jeûnes et de macérations, les reins couronnés d'un cilice, la figure pâle, comme si les copistes avaient dû expier les crimes des auteurs qu'ils transcrivaient. Mais la Religion, en agissant ainsi, voulait nous conserver les annales du monde, et nous montrer les hommes tels qu'ils ont existé.

Nous le demandons, où étaient alors les savans et les sages, qui avaient si long-temps élevé leurs pensées contre Dieu ? Ils avaient disparu, dispersés comme une feuille légère qu'emporte un vent d'orage ! Et à quoi bon les reproches continuels d'ignorance qu'on ne cesse de faire aux chrétiens, et en particulier au clergé ? S'il existait quelque connaissance du passé, s'il était un historien, un poète, un philosophe, un savant en science quelconque, c'était dans l'église ou dans le cloître, parmi les hommes de jeûne, de pénitence, les hommes qui approchaient le plus près de l'autel, qu'il fallait le chercher. Lettré ou clerc, savant ou prêtre, étaient devenus termes synonymes.

C'est ainsi que du fond du sanctuaire sortirent peu à peu tous les arts. L'éloquence latine et grecque, l'histoire, la littérature, l'architecture, la jurisprudence, la science de la guerre, toutes ces connaissances sortirent des cloîtres qui en avaient été les gardiens, et se montrèrent de nouveau au monde, pures et régénérées.

Alors au milieu de cette société chrétienne belle de vérité, riche de vertus, se manifesta tout d'un coup le désir et la résolution subite d'imiter et de surpasser, s'il était possible, tout ce que l'antiquité avait produit de plus parfait en fait d'arts et de science. Avertis et guidés par les ouvrages sauvés par les prêtres, soutenus par les encouragemens des pontifes, éclairés de ces inspirations sublimes que la Religion sait communiquer à ceux qui travaillent pour elle, bientôt les Michel-Ange, les Raphaël parurent, Saint-Pierre de Rome s'éleva, tous les arts furent remis en honneur ; et avant la fin du 17^e siècle, les modernes n'eurent plus rien à envier aux anciens.

Nous connaissons les reproches que l'on fait au 17^e siècle, et nous convenons qu'il y en a plusieurs de bien fondés ; pourtant s'il est quelqu'un qui l'admire, et quelqu'autre qui le regarde avec regret, ils sont très-excusés à nos yeux, par le spectacle touchant que présente dans ce siècle l'union intime qui existait entre la religion et toutes les branches des connaissances humaines.